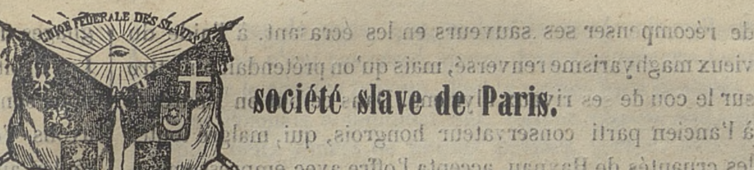
Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :
Trois mois. . . . . . . 4 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an. . . . . . . 5 »

Pour la province et l'étranger :
Trois mois. . . . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois. 5
Un an. 10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien Robert, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 20. — 19 Mai 1850.

Nouvelle phase de la lutte des races en Orient.

Les progrès lents, mais continus du libéralisme slave dans tout l'Orient, introduisent peu à peu les nations et les gouvernements eux-mêmes dans une voie nouvelle. A Vienne, à Pétersbourg, à Constantinople, les cabinets malgré eux, et à leur propre insu, capitulent avec cette grande idée slave, ou l'idée de fédération libre, et de solidarité entre tous les peuples frères. Le slavisme se montre chaque jour davantage sous son véritable aspect, comme la grande et universelle antithèse du système occidental ou centralisateur. Une liberté progressive, c'est à dire vraiment libre, au lieu d'une liberté brusquée et imposée de force, voilà ce que représente en Europe le libéralisme slave.

Il est de l'essence de ce principe de ne pouvoir s'établir qu'avec une réforme radicale de tous les rapports internationaux et diplomatiques, actuellement subsistants. Aussi toutes les bureaucraties constituées de l'Europe lui ont-elles juré haine à mort. Mais l'océan populaire porte en avant l'idée slave irrésistiblement. L'idée slave ou la décentralisation est l'idée libératrice, l'étoile de salut pour toutes les races opprimées ; et les gouvernements oppresseurs, dans la crainte de voir s'échapper leurs victimes, sont forcés de feindre un grand respect pour cette idée, qu'ils exècrent dans leur cœur.

Ainsi l'empereur de Russie berce depuis deux ans les Polonais de mille promesses, et des rêves les plus excentriques d'émancipation civile, et de fédération libre avec les Moscovites. En attendant, la Turquie est la seule puissance qui, dans l'Europe chrétienne, traite ses sujets d'une autre race qu'elle même, avec humanité. Seule la Turquie réalise spontanément le principe d'une complète égalisation civile entre les peuples de son empire. Le nombre des réformes opérées dans ce sens par le divan, depuis deux années, est digne de la plus profonde attention. La Turquie est le pays où l'on comprend le mieux, et où l'on cherche le plus sérieusement à réaliser le fameux principe d'égalité internationale (*gleichberechtigung der nationalitæten*, en slave *ravno-pravnost narodova*), sur lequel prétend se baser l'Autriche régénérée.

La bureaucratie autrichienne elle-même ne résiste plus, qu'en reculant devant la contagion de l'idée slave, qui gagne chaque jour du terrain. A Vienne le parti de la centralisation est dans uue débandade complète. On en peut donner pour preuves les plaintes amères de ses différents organes, notamment de l'*Ost-Deutsche post*, qui stygmatise toutes les inconséquences du cabinet depuis quelque temps. « Elles doivent être attribuées, dit ce journal, à la pression du parti tchekho-slave, qui voudrait briser les gonds historiques de l'empire, pour le lancer sans nulle garantie, dans les terribles chances d'une théorie entièrement nouvelle. » Mais quelque nouvelle qu'elle puisse être, la théorie du fédéralisme est celle de l'immense majorité des habitants de l'Autriche. Entre cette théorie toute slave et la théorie germanique de la suprématie des races fortes sur les races faibles, il y a un abîme que d'incalculables flots de sang pourront seuls combler.

En effet l'acharnement des hommes de centralisation contre les fédéralistes slaves est tel qu'en dépit de tant de motifs capables d'exciter chez les Allemands un sentiment contraire, toutes leurs sympathies, même dans les hautes régions officielles, étaient et sont encore pour les Maghyars. Ainsi à peine arraché à la fureur de ses ennemis par les bras vigoureux des Slaves, le cabinet impérial rêvait déjà

de récompenser ses sauveurs en les écrasant, à l'aide du vieux maghyarisme renversé, mais qu'on prétendait remettre sur le cou de ses rivaux illyriens. Dans ce but on s'adressa à l'ancien parti conservateur hongrois, qui, malgré toutes les cruautés de Haynau, accepta l'offre avec empressement. Ce parti poussé par Eötvös, Emile Dessewfi et autres ambitieux, entra à pleines voiles dans les théories du germanisme et de la centralisation: il se prêta de tout cœur comme instrument contre les Slaves; et une nouvelle phase d'oppression commença pour ceux-ci. Les commissaires impériaux, les *jupanes* ou *obergespanns* eux-mêmes, dans les comitats slaves, furent de nouveau des Maghyars. La coalition de ceux-ci avec les teutomanes sembla être un moment complète.

Mais pendant ce temps les fédéralistes contreminaient à Vienne le parti de la centralisation, ils obtenaient du cabinet une série de concessions inattendues: à tel point que les maghyaromanes se sont trouvés de plus en plus frustrés dans leur espoir de regagner, sous le masque d'un faux teutonisme, la suprématie bureaucratique en Hongrie. Dès lors on a vu changer brusquement la tactique des conservateurs maghyars. Tous ceux d'entre eux qui occupaient des places importantes, se sont successivement démis de leurs fonctions.

Ayant pour le moment tourné le dos à la cour, l'aristocratie maghyare se décide à faire au parti slave des avances un peu tardives. On cite divers essais de rapprochement; essais auxquels les Tchekho-Slaves ont répondu en avril dernier par une adresse, insérée dans le journal fédéraliste de Prague, l'*Union*. « Les Bohêmes, lit-on dans cette adresse, sont les frères de destinée des Maghyars. Leur présent, comme leur passé se ressemble totalement. Comment n'éprouveraient-ils pas les uns pour les autres une irrésistible sympathie? Le droit historique, le droit de conquête des premiers rois slaves de la Bohême n'est pas plus contestable que celui des premiers rois maghyars de la Hongrie. Svatopluk n'est pas moins grand qu'Arpad. Mais le droit de conquête ne saurait prescrire contre le droit naturel. Le Maghyar aussi bien que le Tchekh, abdiquant à jamais tout projet de domination hors de leur pays, ne doivent plus songer qu'à sauvegarder leur nationalité et leur langue, contre quelque atteinte que ce soit. Sur ce terrain là du moins ils doivent se montrer invincibles, sous peine de passer pour d'indignes descendants de leurs valeureux ancêtres. Mais si les deux peuples condamnés au même sort, parvenaient à conclure ensemble un pacte fraternel, ce serait pour eux une garantie de plus d'arriver au but commun. Les journaux des deux peuples ont pour devoir de travailler de toutes leurs forces à cette œuvre de paix. Une fois réconciliés ensemble, au sein d'une Autriche indivisible, l'avenir des Tchekhs, comme des Maghyars, ne pourra être que florissant. »

Le *Pesti Napló* a répondu en ces termes à l'adresse des Tchekhs: « C'est avec la cordialité maghyare que nous serrons, braves Bohêmes, la main fraternelle que vous tendez vers nous; et en retour nous vous promettons de transmettre religieusement à nos compatriotes les témoignages de sympathie que leur envoie votre brave nation. Les droits constitutionnels des autres peuples de l'empire nous sont chers et sacrés: mais sur les nôtres aussi nous avons l'œil toujours ouvert et à quiconque prétend les fouler aux pieds, nous répondons hardiment par notre proverbe national: *Ne bántsd á Magyar*, n'offensez pas le Magyar. Nous savons par expérience combien la langue et la nationalité sont pour l'homme de doux trésors. Pourtant nous connaissons un trésor encore plus haut; c'est celui de la liberté. Les peuples, il est vrai, ne sont pas encore mûrs, pour sacrifier à ce bien suprême les jouissances que la nationalité procure. Mais il viendra un temps où toutes ces questions de l'égoïsme trouveront une solution paisible. »

Jamais, on peut le dire, depuis le commencement de leur histoire, les Maghyars n'avaient tenu un langage si modéré, surtout à leurs voisins illyriens. Il semble que le malheur doive contribuer plus que la prospérité à rapprocher fraternellement les peuples. Réduits à eux seuls, les Maghyars seraient politiquement un zéro; ils disparaîtraient comme un ilot imperceptible au milieu de l'océan slave. Au contraire unis avec les nations également opprimées qui les entourent, ils pourront se relever encore Ils le sentent: de là leur changement de langage; de là les progrès que fait parmi eux le fédéralisme, qui est par excellence le principe slave.

Parmi les Roumains de Transylvanie et de Valachie ce principe n'est pas moins actif qu'en Magyarie. Au moment où éclata la guerre civile hongroise, les Roumains au lieu de jouer entre les deux races belligérantes le rôle de médiateurs, se laissèrent entraîner par les amis de Kossuth à la lutte contre les Serbes. Il en est résulté l'oppression commune de tous; et tous sont aujourd'hui amplement éclairés sur les conséquences de leur conduite, et de leurs fatales rivalités de race. Aussi les plus ardents champions de ce principe de race, commencent-ils à prendre chez les Roumains une attitude nouvelle. Ceux même d'entre eux qui avaient, comme l'intrépide Ianko, servi l'Autriche sur les champs de bataille, convaincus enfin qu'ils n'ont rien à espérer d'elle, se détournent de la cour vers les peuples, et cherchent à s'entendre avec leurs ennemis maghyars; tandis que d'un autre côté ceux des Valaques qui avaient, comme Murgu, servi la cause hongroise, au temps du général Bem, en appellent actuellement au patriotisme serbe, pour opposer avec lui une résistance commune aux plans de centralisation du gouvernement.

Tels sont les fruits de la politique de conciliation, de fraternité et de paix que le génie slave propage instinctivement partout où il trouve accès. Ce genie, là où il règne, ne laissera pas plus tomber les conquêtes de la révolution, qu'il ne permettra à l'anarchie de prendre la place du progrès. Pour peu que le *statu quo* armé et ruineux qui dévore les finances des empires absolutistes, se prolonge encore quelque temps, l'idée slave du fédéralisme appliquée aux empires comme aux communes, peut, nous n'en doutons pas, par son seul ascendant moral, et sans le secours d'aucune

guerre, parvenir à décentraliser les grands empires, et par contre-coup à émanciper l'Europe.

Critique littéraire.

OUVRAGES NOUVEAUX EN LANGUE SLAVE.

Des bulletins littéraires slaves en 1850 sont-ils une chose posible? sans doute sous la pression du triple despotisme, autrichien, prussien et russe, il ne faut pas prétendre voir la pensée nationale s'épanouir sous sa vraie couleur. On ne peut donc demander à ces littératures opprimées par l'état de siége, que des expressions mutilées, des allégories timides du vœu populaire. Pour avoir l'idée, il faut creuser sa forme; il faut aller bien au delà de la parole écrite, il faut savoir comprendre le sens des mythes, et la langue des réticences. Alors, mais alors seulement, vous voyez se révéler à vos yeux une littérature pleine de sève et de jeunesse.

Même durant les terribles années 1848 et 49 le génie national de ces peuples n'a pas cessé de produire. Pour montrer sa fécondité, on ne saurait donc mieux faire que d'en constater en peu de mots les produits durant ces deux années, qui sont précisément les plus stériles du siècle pour toutes les littératures européennes; et qui pourtant ont fait naitre en Pologne et en Iugo-Slavie des œuvres assez puissantes pour conquérir l'admiration même de la dénigrante Allemagne.

Nous mentionnerons d'abord les nouveaux ouvrages de science historique et archéologique de Palacky et de Kollar; le *popis Kralovstvi tcheskeho* du premier, où toute l'histoire topographique et héraldique de la vieille Bohême et de ses familles aristocratiques, aujourd'hui affublées de noms allemands, est remaniée et restituée au slavisme. Pendant que les savants bohêmes exploitent leur Slavie occidentale, d'autres savants exploitent et rétablissent peu à peu la véritable histoire du midi. Le cours d'archéologie slave de Kollar à Vienne, reconstruit devant l'esprit étonné toute l'archéologie européenne avec l'aide seule du slavisme. La *Matitsa tcheska* a déja publié les gigantesques prolégomènes de l'œuvre de ce savant slovak, sous le titre *Staro-italie slavianska*. Là l'Italie d'avant les Romains, étudiée dans sa mythologie, ses institutions, ses monuments, les débris de sa langue, apparait avec évidence comme un vaste réseau de colonies vénèdes ou illyro-slaves du Danube et des Balkans. On attend avec impatience les tables justificatives de ces leçons si originales et si neuves, où devra se trouver l'explication slave d'une foule d'inscriptions, d'icones et d'autres objets, étrusques et pelasgiques, restés jusqu'à présent des énigmes pour le monde savant.

Ainsi par un singulier hasard voilà un des meilleurs amis de la Russie, qui la combat dans le champ de l'archéologie avec des armes inattendues. Ce système, qui ramène vers le sud les origines slaves, au lieu d'aller les chercher dans le nord, parait bien plus près que tout autre de la vérité. Mais pour notre part abandonnant ces gigantesques hypothèses aux débats des académies, nous nous rabattrons vers des questions moins ardues, et plus accessibles à la généralité des esprits; vers la critique purement littéraire.

De toutes les branches de la littérature, la plus chère aux Slaves est la poésie: comme les Italiens sont les princes de la musique, comme les Français sont les maîtres de la parole oratoire et de la parole écrite, de même on peut dire que les Slaves sont depuis un quart de siècle, devenus comme les rois de la poésie en Europe. Il nous sera facile de montrer en peu de mots, que, malgré leurs récents malheurs, les Slaves n'ont pas cessé, même dans ces derniers temps, de tenir le sceptre lyrique, dont la nature les a gratifiés.

Les Polonais notamment ont, comme chacun sait, écrit depuis deux années de grands poëmes, surtout avec leur sabre. A ces épopées peut-être un peu trop chevaleresques sont venues se joindre d'autres œuvres plus réfléchies et plus pacifiques. De la Pologne russe notamment ont retenti des chants de consolation et d'espérance, qui montrent quel feu pur brûle encore dans ces âmes, qu'on prétend refroidies par la terreur du knout. On peut citer comme étant tout à fait comparables aux plus belles œuvres modernes deux romans parus à Kiiov, l'un du fameux Kraszevski, sous le titre: *Ostroznie z ogniem*; l'autre de Novosielski, (*Idealy i Karikatury, zarisy fantazyi i rzeczyvistego sviata*). L'un et l'autre sont des tableaux de mœurs et de vie domestique. L'œuvre de Novosielski surtout offre une peinture achevée d'initiation sociale contemporaine. Ses héros sont deux jeunes gens qui résument dans leur caractère les deux tendances extrêmes entre lesquelles le monde actuel se partage. L'un est doué d'un cœur sensible, d'une âme angélique, qui ne peut soupçonner le mal, qui ne voit dans le monde que le bien. L'autre a aussi un cœur bon et tendre, mais en même temps un esprit sarcastique; et il se désespère en voyant avec quelle facilité son ami se confie, espère, se laisse exploiter et duper de mille façons. Pour le guérir radicalement il cherche à le rendre sceptique, à lui enlever toute foi dans la vertu de ses frères, il lui montre toutes les chances qu'a le vice de triompher et d'être heureux sur la terre. Mais le jeune enthousiaste, image fidèle du patriote polonais, demeure incorrigible et il finit par s'écrier: «Bien à plaindre est le peuple qui porte sur son front une couronne d'un aussi vil métal. Ces doctrines n'émanent pas de la croix, mais du génie de la matière et de l'abîme; et la vie dont elles peuvent animer momentanément un empire, ne sera jamais qu'une vie de corruption et de honte.»

Toutefois, dans ces régions idéales du patriotisme chrétien, du patriotisme identifié avec la religion même, et les aspirations vers l'autre vie, aucun auteur ne peut se comparer, au prince même des poëtes polonais, au célèbre auteur de la *Comédie infernale*.

Obligé à une foule de restrictions mentales, comme tous les Polonais que leur situation matérielle retient sous le joug du tsar, le grand et hardi réformateur de la poésie polonaise se montre, il est vrai, depuis deux ans, par trop conservateur. Son nouvel ouvrage, les *Psaumes de la pénitence*, destinés à servir d'introduction et de corps à ses *psaumes de l'avenir*, montrent une terreur outrée du principe démocratique. Il prêche, avec une ardeur trop vive pour le vulgaire, la nécessité de l'expiation. Mais ces psaumes ou plutôt ces lamentations demeurent pourtant sublimes d'expression et de pensée; et leur auteur n'en mérite pas moins d'être proclamé le Jérémie de la race slave.

Ayant beaucoup moins vécu, les Iugo-Slaves ont aussi beaucoup moins à expier. En conséquence leur poésie est restée plus naïve, plus fraîche, plus gracieuse. Elle a quelque chose de la poésie grecque au temps d'Euripide et de Sophocle. Moins humanitaire, moins philosophique, elle est en retour bien plus originale que la poésie polonaise.

Si nous commençons notre revue de la littérature iugoslave par les auteurs spéciaux de la Slovénie, nous voyons briller à leur tête l'infatigable Matthias Maïar, écrivain d'une admirable pureté de style qui, depuis quelques années tra-

vaille, avec le plus complet succès, à rapprocher l'idiôme slovène du serbe, en reprenant les vieux mots oubliés, et en excluant du langage les importations étrangères. Grâce aux livres de Maiar, les journaux serbes, tels que les *Iugo-Slavenske novine* et autres, peuvent être maintenant lus et compris par tous les Slovènes.

C'est dans cet esprit qu'a été composé le nouveau dictionnaire illyrien de Drobnitj, qui vient de paraître, ainsi que le dictionnaire allemand-slovène du jeune professeur du gymnase de Laibach, Antoine Ianejitj, l'indicateur plus complet de cette langue qui ait encore paru.

Quant aux Croates et aux Serbes, beaucoup plus avancés que leurs frères de Slovénie, et déjà totalement fondus ensemble par l'unité du langage littéraire, ils se reposent maintenant de leurs faits d'armes, en publiant, sous forme de rapsodies et d'odes leurs souvenirs de guerre. On sait avec quelle promptitude ce peuple idéalise son histoire et la fait passer des régions du réel dans celles de la poésie. Déjà dans les chants populaires de la voïevodie, Knitchanin et Stratimirovitj sont devenus des héros d'épopée. Temesvar, Sombor, Novisad y figurent entourées d'auréoles comme les vieilles cités du moyen-âge. Les Vilas y chantent sur les tours, et y parlent la nuit à l'oreille des héros, comme au Montenegro et en Bosnie. Ces rapsodies, que les aveugles vont répétant sur leur *gusle* de village en village font aujourd'hui l'unique consolation des habitants ruinés des campagnes serbes. Le sentiment, sinon de la gloire, au moins de la célébrité acquise, remplace chez eux les richesses perdues. Toute leur nationalité, opprimée au dehors se réfugie dans ces chansons, produit spontané du peuple, dont les poètes de profession se bornent à polir légèrement la forme, sans rien changer au fond même. Car toute leur beauté est dans leur simplicité homérique, inimitable produit du génie de race.

En attendant qu'il se trouve un autre Vouck Karadchitj, pour aller recueillir de vallée en vallée ce nouveau cycle de rapsodies contemporaines, des poètes lauréats reproduisent à leur point de vue des fragments de ce grand drame. Ainsi Jules Radichitj vient de pub'ier à Vienne, sous le titre *Na novo leto mladom iunaku*, un petit volume de chants historiques, qui racontent, avec une grande fidélité et une heureuse reproduction du ton populaire, les divers exploits et triomphes de Stratimirovitj contre les Maghyars. Des publications analogues ont lieu également à Belgrad pour célébrer Knitchanin.

Voyant les couronnes poétiques pleuvoir de tous côtés sur la tête de ses rivaux, le ban Ielatchitj s'efforce de suppléer à sa popularité perdue, en publiant lui-même la collection de ses propres œuvres, qui se vendront au profit de la maison d'invalides à laquelle le célèbre guerrier a voulu donner son nom. Les plus anciennes de ses poésies, un peu trop allemandes de style, mais toujours slaves d'inspiration, sont déjà d'ancienne date. Dès 1825, le jeune baron Ielatchitj avait publié à Agram, en allemand, ses premières odes sous le titre *eine Stunde der erinnerung*. Ainsi déjà le futur général autrichien ne reconnaissait devoir à sa patrie que quelques heures de souvenir. Dans une de ces pièces intitulée : le *Roi Matthias* et *Nicolas Zrini*, l'ombre de Matthias, du haut du ciel, apercevant venir l'ombre de Zrini, la reconnaît à ses manières comme issue d'une mère croate; et aussitôt le royal fantôme s'écrie : « Non, la patrie ne mourra pas tant qu'elle aura de pareils génies pour la sauver : mais à chaque catastrophe elle sortira glorieuse, comme le phénix, de son tombeau. » Ces poésies remises en serbe, ont été réimprimées en 1849, dans la *Danitsa ilirska* L'édition nouvelle qu'on en prépare, sera faite, comme chacun peut le penser, avec un grand luxe.

Voilà comment se consolent les Iugo-Slaves, après avoir remis sur pied l'Autriche, et avoir réalisé, au plus haut point possible, le vieux proverbe :

Sic vos non vob̄is fertis aratra, boves.

Maintenant les vainqueurs de Vienne, de Pest et de Milan, reprennent leur flûte de berger et leur gusle, pour aller dans les palais dépoétisés de leurs égoïstes maîtres, faire vibrer encore quelques sentiments généreux.

Or, partout où ils chantent, leurs modes primitifs et censés barbares, fascinent du moins, s'ils n'attendrissent pas, les hommes civilisés. Aussi voit-on en ce moment à Vienne, quatre poètes allemands à la fois, Kapper, Frankl, Vogl et le fameux Anastasius Grün, ranimer leur verve épuisée, par des traductions des rapsodies populaires, serbes et illyriennes.

D'un autre côté un compositeur dalmate, Katineli, a commencé, en 1849, de publier les premiers cahiers d'une collection de mélodies populaires des différentes provinces iugo-slaves, avec les textes mêmes.

Ainsi les Slaves chantent; c'est leur métier. Les Slaves sont les poètes de l'Europe. L'Allemagne ne les surnomme-t-elle pas les musiciens de ses fêtes, ses pauvres joueurs de flûte? Il est vrai que les flûtes slaves se transforment parfois en instrument de bronze, qui s'en vont retentir avec le bruit du tonnerre sous les murs des capitales, germaniques et autres. Mais ceci arrive toujours pour le service et la plus grande gloire de l'inviolable et saint empire germanique. Le Slave est pour l'Allemand comme un cheval à toute fin. Il porte son maître à la victoire, il laboure pour lui; pour lui il sue sang et eau; il meurt en chantant pour lui, et quand il est mort, ses poésies servent encore à ranimer le génie éteint des Homères teutoniques. Voilà ce qu'est le Slave pour l'Allemand.

NOUVELLES.

RUSSIE, TURQUIE ET GRÈCE.

L'horison en Orient s'assombrit de nouveau. Les Grecs s'agitent. La médiation française à Athènes a complètement échoué; l'influence russe se relève dans l'Hellade, plus puissante qu'elle ne fut jamais, et ce n'est pas pour appuyer l'Angleterre dans ses projets de domination maritime universelle. Aussi, les deux cabinets qui, de Londres et de Pétersbourg, se partagent le monde, ont-ils fait un pas de plus vers le champ de bataille où se décidera leur destin.

— A la faveur de ces luttes diplomatiques, la Turquie semble se raffermir. Elle regagne le cœur de ses ci-devant *raïas*, à l'aide de sages concessions, parmi lesquelles mérite d'être signalé le droit nouveau de porter témoignage, à l'égal des musulmans, devant les tribunaux

AUTRICHE.

Le ban Ielatchitj, nouvellement marié à une jeune et riche héritière de Moravie, va, dit-on, recevoir de la cour, en Hongrie, un magnifique majorat, pris sur les vastes immeubles confisqués aux insurgés maghyars. Il est question de doter de la même manière le *clément* Haynau.

—L'abolition du *placet* impérial et les privilèges inattendus dont vient d'être doté le clergé dans tout l'empire, continuent d'entretenir dans les esprits une agitation immense. Cette coalition du prêtre et du bureaucrate pour soutenir une prétendue religion d'état, qui n'est autre que la religion des écus, a en effet quelque chose de singulièrement effrayant. On en est presque à redouter le retour de l'inquisition.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.